
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 8 h 36

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

22 janvier 2001

La voix du corps

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 22 janvier 2001

Le Devoir • p. B8 • 483 mots

La voix du corps

Martin, Andrée

They cut down trees so you can wipe your ass and blow your nose with the softest tissues ever

Chorégraphie et interprétation: Sarah Joy Stoker. Musique: Laurent Maslé. Vidéo: Sarah Joy Stoker et Pat Dunn.

Velvet Iglu

Chorégraphie et interprétation: Katharina Vogel. Musique: Martin Schütz. Voix: Phil Minton. Vidéo: Nick Parkin.

À l'Espace Tangente, du 18 au 21 janvier dernier.

Il demeure extrêmement rare que la danse, si évocatrice soit-elle, s'aventure dans une critique de notre société. Frileuse en regard de tout ce qui relève de l'art engagé, la danse québécoise - et même canadienne - semble ne pas avoir eu souvent envie de faire une véritable association entre création chorégraphique et malaise sociopolitique.

Originaire de Saint-Jean, Terre-Neuve, Sarah Joy Stoker, en digne représentante d'une nouvelle génération de créateurs en danse, a clairement choisi la création engagée, un terrain aux mille possibilités, pour ancrer sur scène l'une de ses toutes premières créations. Avec un regard d'une remarquable clairvoyance, Sarah J. Stoker nous livre avec *They cut down trees so you can*

wipe your ass and blow your nose with the softest tissues ever, une critique à la fois drôle et poignante de nos ratés environnementaux. Nos dirigeants, notamment Jean Chrétien, en prennent ici pour leur rhume, tandis que Stoker nous montre, avec la force d'une sélection intelligente d'images vidéo - extraites de *L'Erreur boréale* de Richard Desjardins, *This hour has 22 minutes*, et *CBC News* - les catastrophes écologiques successives dont est victime notre belle et grande nature: les coupes à blanc, la production excessive de déchets ménagers et industriels, les marées noires et leurs effets sur la faune, un incendie de pneus, la pollution par l'automobile, l'engorgement des grandes villes par le trafic urbain, etc. Mis bout à bout, cette série d'images frise tout simplement l'horreur. Difficile de ne pas avoir le coeur serré devant cette manière, étrangement indifférente voire innocente (dans le mauvais sens du terme), qu'a l'être humain de détruire la planète; et par conséquent de s'autodétruire.

Pendant que ces images défilent, la danseuse, gentiment installée au milieu de détritits, exécute des gestes proches de l'obsession, comme si, d'une certaine manière, elle étouffait. De fait, par la voix de son corps, Stoker nous signifie son malaise, et nous amène par la même occasion tant à nous positionner qu'à nous interroger sur notre (possible) manque d'implication face à cette situation pour le moins alarmante.

© 2001 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20010122-LE-0062

Toutefois, aussi intéressante que soit cette oeuvre, on doit déplorer ici un déséquilibre entre la danse et les images. Extrêmement fortes et poignantes, les images vidéo sélectionnées par l'artiste captent toute notre attention, nous faisant par moment oublier la présence, pourtant charismatique, de la danseuse sur scène. Sans tuer l'oeuvre, ce déséquilibre - qu'on pourrait attribuer à une mauvaise utilisation de l'espace scénique - nous rappelle que Stoker débute dans le métier et que, malgré une signature déjà très forte, la chorégraphe devra encore vingt fois sur le métier remettre son travail. Une pièce à l'impact évident, au langage simple et à l'esthétique dépouillée - proche en plusieurs points de l'*arte povera* - d'une artiste dont il faudra surveiller de près les prochaines créations.

Placée au côté de l'oeuvre de Sarah J. Stoker, la pièce de la Suisse Katharina Vogel semblait sans substance. Ce trio pour une danseuse, un musicien et un virtuose des effets vocaux avait toutes les qualités d'un serpent qui se mord la queue. Sans véritable point d'ancrage au début comme à la fin, l'oeuvre de plus de 30 minutes flottait dans une dérive sans but ni raison. N'eût été de l'incroyable performance vocale de Phil Minton, qui donnait chair et volume à cette pièce, *Velvet Iglu* aurait péché par excès de conceptualisation. Beaucoup de mouvements pour rien.